

## LE CHRISTIANISME UNITARIEN

Allocution de William Ellery Channing à l'occasion de l'ordination du révérend Jared Sparks, à la Première Eglise indépendante, Baltimore, le 8 mai 1819, traduite en français par Christian Phéline.

« Mettez tout à l'épreuve, tenez fermement ce qui est bon. » (1 Thess. 5, 21)

Les conditions très particulières de cet événement non seulement justifient mais imposent de s'éloigner du programme habituellement suivi par les prédicateurs qui introduisent l'un de leurs frères au sacerdoce. Il est d'usage de traiter de la spécificité, de l'objectif, des devoirs, et des bienfaits du ministère chrétien et je devrais me réjouir d'insister sur ces sujets, si je n'avais à rappeler qu'aujourd'hui un pasteur va être attribué à une société religieuse dont l'originalité d'opinion a attiré maintes remarques et, je me dois d'ajouter, maints reproches.

Je sais bien que de nombreux gens de bien et chrétiens sincères redoutent que les solennités de ce jour soient aptes à mettre l'accent sur certains principes qu'ils considèrent comme erronés et insultants. Je respecte ces craintes et anxiétés et, comme je considère qu'elles sont en partie basées sur une mauvaise interprétation, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de vous exposer aussi clairement que possible quelques unes des opinions qui distinguent dans notre pays cette classe de chrétiens dont on connaît la sympathie pour cette société religieuse. Je dois requérir votre patience car un tel sujet ne peut s'accommoder d'un court exposé.

Je dois également vous rappeler qu'il est impossible, dans un simple discours, d'exhiber nos vues sur chacune des doctrines de la Révélation, et encore moins les différences d'opinions que l'on sait bien exister entre nous. Ne puis-je espérer que l'on m'écoute candidement ? Que Dieu nous garde tous des préjugés et de la malveillance, et qu'il nous remplisse d'amour pour la vérité et la vertu.

Mes pensées s'ordonneront en deux parties que je vais m'efforcer de développer : 1 - Les règles que nous adoptons dans l'interprétation des Ecritures ; 2 - Quelles doctrines les Ecritures ainsi interprétées semblent-elles clairement exprimer pour nous.

### **Première partie**

Nous considérons les Ecritures comme les traces des révélations successives de Dieu à l'Humanité et en particulier la dernière et plus parfaite révélation de sa volonté : en Jésus-Christ. Nous acceptons sans réserve ni restriction toutes les doctrines clairement enseignées, à notre avis dans les Ecritures. Cependant, nous n'accordons pas la même importance à tous les livres de cette collection. Notre religion, nous le croyons, repose essentiellement sur le Nouveau Testament.

L'apport de Moïse, comparé à celui de Jésus, s'adapte à l'enfance du genre humain, à notre avis c'est la préparation à un système plus noble, celui surtout utilisable de nos jours, pour la confirmation et l'illustration des écrits chrétiens. Jésus-Christ est le seul maître des chrétiens, et nous considérons tout son enseignement, soit pendant son ministère personnel, soit par l'inspiration donnée aux apôtres, comme d'autorité divine, et nous en faisons la règle de nos vies.

Cette autorité que nous conférons aux Ecritures est, dans notre conception, une raison valable pour en mener l'étude avec un grand soin, et pour nous pencher anxieusement sur les règles de leur interprétation afin d'atteindre leur vraie signification. Les principes adoptés par cette catégorie de chrétiens au nom desquels je parle, demandent explication car ils sont souvent incompris. On nous accuse particulièrement de faire inconsidérément usage de la raison pour interpréter l'Ecriture. On dit que nous exaltons la raison plutôt que la révélation et que nous préférons notre sagesse à celle de Dieu. Des attaques floues et indéfinies de cet ordre circulent si librement que notre devoir vis-à-vis de nous-mêmes et pour défendre la vérité, est d'exprimer avec précision notre opinion à ce sujet.

Notre ligne directrice en interprétant l'Ecriture est que la Bible est un livre écrit à l'intention de l'homme, dans son langage et qu'on doit en chercher le sens de même que pour les autres livres. Nous croyons que Dieu lorsqu'il parle au genre humain, utilise si l'on peut dire, les lois établies de l'écriture et du langage. Comment autrement l'écriture nous serait-elle accessible si elle nous était présentée dans une langue inconnue ?

Assurément, toute littérature ou conversation requiert du lecteur ou de l'auditeur un usage constant du raisonnement et leur compréhension n'est seulement obtenue qu'à travers une comparaison et inférence continue. Comme vous le savez, le langage humain admet des interprétations variées et tel mot, telle phrase, demandent à être modifiés selon le propos en question, selon la destination, les humeurs, les circonstances et principes de celui qui écrit et selon le génie et les idiomes de sa langue. Ce sont les principes reconnus pour l'interprétation des écrits humains et quelqu'un dont nous devrions expliquer les mots sans nous référer à ces principes, pourrait à juste titre nous reprocher un manque criminel de transparence, et une volonté d'obscurcir et de détourner le sens de son propos.

Si la Bible était écrite dans une langue et un style à elle, si elle utilisait des mots n'admettant qu'un seul sens, et des phrases isolées les unes des autres, point ne serait besoin des règles que nous établissons. Alors, nous ne pourrions raisonner à son sujet, comme à propos d'autres écrits. Mais un tel livre n'aurait pas grand intérêt et les Ecritures, parmi tous les livres, répondent fort mal à une telle description. La Parole de Dieu contient la même empreinte que celle que nous trouvons dans ses œuvres. Elle a d'infinies connections et dépendances. Chaque phrase est cousue aux autres et doit leur être rapportée si l'on veut en comprendre la signification entière et précise. Rien n'est isolé. Le Nouveau Testament est construit sur l'Ancien. La révélation chrétienne fait suite à la juive. C'est l'aboutissement d'un vaste plan providentiel qui réclame du lecteur une étendue de vision très grande. Par surcroît, la Bible traite de sujets qui puisent à des sources qui lui sont extérieures, telles que la nature, les passions, les relations, les devoirs de l'homme ; et il est attendu de nous que nous restreignons et que nous modifiions sa langue en fonction de vérités connues telles que l'observation et l'expérience les ont fournies sur ces sujets.

Nous déclarons ne pas pouvoir citer un autre livre qui exige plus fréquemment l'usage du raisonnement que la Bible.

Outre les remarques déjà exprimées sur ses connections infinies, nous pouvons remarquer que jamais son style n'endommage la précision scientifique ou l'exactitude d'une définition. Son langage est singulièrement brillant, hardi et concret, exigeant plus souvent de s'extraire du sens littéral que celui de notre époque et de notre pays, et en conséquence il y a une demande plus

continue d'exercice du jugement. Nous découvrons également que les différentes portions de ce livre, au lieu de se confiner dans des vérités générales, se réfèrent constamment à l'époque où ils furent rédigés, à des stades de la société, à des modes de réflexion, à des controverses au sein de l'Eglise, à des sentiments et usages qui ont disparu et, si nous ignorons ceci, nous risquons constamment de généraliser à toutes les époques et à tous les lieux ce qui ne s'appliquait que localement et temporairement.

Nous constatons aussi que certains de ces livres furent fortement marqués par le génie et le tempérament de leurs auteurs respectifs, et que l'Esprit Saint n'a pas guidé les apôtres au point de gommer les particularités de leurs intelligences et qu'être au courant de ce qu'ils ressentaient, ainsi que des influences auxquelles ils étaient soumis, nous prépare à bien comprendre leurs textes.

Ces angles de vue sur la Bible nous amènent à ressentir le devoir contraignant d'user de notre raison dans son étude, pour comparer, déduire, voir l'esprit au-delà de la lettre, pour traquer le véritable sens et le but de l'auteur à travers ce type de sujet, et en général, faire usage du connu pour éclairer certaines difficultés et pour découvrir de nouvelles vérités.

Dois-je entrer dans les détails pour démontrer que les Ecritures nécessitent l'utilisation de la raison ? Prenez par exemple le style habituellement utilisé pour parler de Dieu, et observez comment on lui applique couramment les passions de l'homme et ses organes. Souvenez vous des déclarations du Christ, venu pour nous apporter non la paix mais l'épée, que faute de manger son corps et boire son sang, il n'y a pas de vie en nous, qu'il nous faut haïr père et mère et arracher notre œil droit, et un grand nombre de passages aussi hardis et dépassant les bornes. Souvenez vous de la façon inconsidérée dont il est dit des chrétiens qu'ils possèdent tout, savent tout, peuvent tout. Reportez vous aux contradictions des discours de Paul et Jacques, et l'apparente discordance entre certains écrits de Paul avec les doctrines et les buts du christianisme. Je pourrais énumérer ainsi à l'infini et qui ne voit qu'il est nécessaire de se limiter en fonction des attributs connus de Dieu, de Jésus-Christ, et de la nature humaine et en fonction des circonstances de leur rédaction, pour accorder au texte une portée toute différente de celle applicable à des êtres différents et utilisée dans un contexte différent.

J'en ai assez dit pour exprimer dans quel sens nous faisons usage de la raison pour interpréter l'Ecriture. A partir de multiples interprétations possibles, nous sélectionnons celle qui s'accorde à la nature du sujet et à l'état de l'auteur, avec le contexte de tel passage, avec l'ambiance générale du texte, avec ce que nous savons du caractère et de la volonté de Dieu, avec les lois de nature, reconnues et évidentes.

En d'autres mots, nous pensons que Dieu ne contredit pas dans une portion de son Ecriture ce qu'il enseigne par ailleurs, et ne contredit jamais dans sa Révélation ce qu'il enseigne par ses œuvres et sa providence. Par conséquent, nous nous défions de toute interprétation qui, après examen délibéré, s'avère en porte à faux vis-à-vis d'une quelconque vérité établie.

Au sujet de la Bible, nous raisonnons exactement comme font les citoyens sur la constitution qui guide nos vies, vous le savez, ils ont pour coutume de limiter l'étendue de cette vénérable institution grâce à d'autres règles, en s'informant de l'esprit général, des intentions des auteurs, en tenant compte des sentiments, des impressions et des circonstances dominants à l'époque de son élaboration. Sans ces règles d'interprétation, nous admettons franchement ne pas pouvoir

défendre l'autorité divine des Ecritures. Si l'on nous refuse ce droit, alors il nous faut abandonner ce livre à ses ennemis.

Nous ne proclamons pas l'originalité de ces principes, ni leur particularité pour nous seuls. Il arrive à tous les chrétiens de les adopter, sans excepter ceux qui les décrivent violemment lorsqu'il leur arrive de mettre en danger tel article de leur croyance. Tous les chrétiens sont contraints de les utiliser au cours de leurs controverses avec des infidèles. Toutes les sectes les emploient dans leurs panoplies contre les autres. Toutes acceptent l'appel à la raison lorsqu'elle peut être mise au service de leur position et ne s'en plaignent que lorsque ses armes se retournent contre eux. Personne ne raisonne autant que ceux qui sont différents de nous. Il est étonnant de voir quel tissu complexe ils font émerger à partir de quelques suggestions légères concernant nos premiers ancêtres et leur chute, et quelle ingéniosité est mise à composer, à partir de passages séparés, de mystérieuses doctrines concernant la nature divine. Nous ne les blâmons pas s'ils raisonnent si abondamment, mais parce qu'ils violent les lois fondamentales du raisonnement et qu'ils sacrifient le simple au compliqué, et le courant général de l'Écriture à un nombre restreint de textes isolés.

Nous protestons fermement contre la façon méprisante dont nos adversaires qualifient le raisonnement humain, car cela conduit à notre avis à un scepticisme universel. Si la Chute a dangereusement obscurci la raison au point d'invalider ses jugements décisifs sur la religion, alors le christianisme, et même la théologie naturelle, doivent être rejetés, puisque l'existence et la véracité de Dieu, et l'origine divine de la chrétienté, résultent des conclusions de la raison et doivent persister ou s'effondrer avec elle. Si la révélation devait être en guerre contre cette faculté, elle se renverserait elle-même, car la grande question de sa preuve est laissée par Dieu à la décision de la raison.

Il vaut la peine de noter que l'approche du bigot est voisine de celle du sceptique. Les deux veulent annihiler notre confiance en nos facultés, et ensemble, ils sèment doute et confusion sur toute vérité. Notre considération pour la Révélation est trop élevée pour que nous en fassions l'ennemie de la raison, ou que nous pensions qu'elle nous demande de renoncer à nos facultés supérieures.

Nous sommes bien d'accord que l'usage de la raison à propos de la religion n'est pas sans danger. Nous demandons à tout honnête homme de jeter un regard en arrière sur l'histoire de l'Église et de dire si renoncer à la raison n'est pas encore plus dangereux. D'ailleurs, c'est un fait établi que les hommes raisonnent sur tous les sujets de façon erronée, autant qu'en matière de religion. Qui ne connaît les théories débridées et infondées qui ont accédé à la mise en forme de la physique et la politologie ? Mais qui a jamais supposé que nous devons cesser de pratiquer le raisonnement sur la nature et la société, sous prétexte que des hommes ont erré pendant des siècles à les expliquer ?

Nous sommes d'accord que les passions ont perturbé continuellement et parfois fatalement les facultés de raisonnement au cours des recherches sur la Révélation.. Les ambitieux s'efforcent de découvrir dans la Bible les doctrines qui sont en faveur de leur goût de domination. Les timides et les exclus y découvrent un système lugubre, et les mystiques et fanatiques une théologie visionnaire. Les vicieux y trouvent des exemples et affirmations sur lesquels appuyer leur espérance en un renvoi du remords ou en un rachat dans des conditions favorables. Les

faussement raffinés jettent l'éclairage sur les doctrines qui ont échappé à la souillure liée à une utilisation par le vulgaire.

Mais les passions ne dérèglent pas la raison chez les croyants, pas plus que dans d'autres quêtes qui suscitent un puissant intérêt et une poursuite, et cette faculté ne doit pas par conséquent être rejetée en ce qui concerne la religion, à moins qu'il n'y ait accord pour l'abandonner universellement.

La vraie conclusion découlant des erreurs sans fin qui ont obscurci la théologie n'est pas que nous ayons à dénigrer ou à négliger nos possibilités mais à les utiliser plus patiemment, avec circonspection, avec droiture. Les pires erreurs, après tout, ont jailli dans cette Eglise qui proscriit la raison et exige de ses membres une foi aveugle. Les doctrines les plus pernicieuses sont le fruit des périodes les plus sombres, quand la crédulité générale encourageait les mauvais et les enthousiastes à demeurer dans leurs rêves et leurs inventions, étouffant les discrètes réticences de la raison, sous la menace des pertitions éternelles.

On dira que Dieu nous a dotés d'une nature rationnelle et nous en demandera des comptes. On peut la laisser en sommeil mais c'est à nos risques et périls. La Révélation nous est adressée comme à des êtres de raison. Notre indolence aidant, nous aurions pu souhaiter que Dieu nous ait fourni un système exigeant, capable de comparer, englober et conclure, mais un tel système serait en désaccord avec l'ensemble des caractéristiques de notre existence actuelle, et c'est un rôle de sagesse que de considérer la Révélation telle qu'elle nous est délivrée et de l'interpréter avec l'aide de nos capacités, largement attribuées et fiables.

A ces assertions, on objecte couramment les caractéristiques de Dieu. On affirme que Dieu étant infiniment plus sage que l'homme, Ses trouvailles dépassent notre entendement humain. Attendons nous à ce que la Révélation d'un tel maître comporte des propositions qui sont inconciliables entre elles, et qui semblent contredire des vérités établies ; et il convient de ne pas les expliquer ni de les rejeter, mais de croire et adorer, et soumettre notre raison faible et charnelle à la Parole divine.

Deux courtes réponses à cette objection. Nous disons en premier qu'il est impossible qu'un maître à l'infinie sagesse expose ceux qu'il doit enseigner à une erreur infinie. Mais si nous en venons à admettre ces propositions, qui littéralement parlant semblent se contredire, et contredire toute vérité connue, quelles limites peut on fixer à la croyance en ces contradictions ?

Comment s'abriter contre le fanatisme outrancier qui peut toujours citer des passages, lus littéralement, et qui semblent à l'appui de ses extravagances. Comment un protestant peut-il esquiver la transsubstantiation, cette doctrine qui nous a été inculquée clairement, si, de nos jours après appel à l'aide et analyse de la raison, elle n'est plus obligatoire ? Comment peut-on retenir fermement la Révélation comme véridique, si l'on vérifie une contradiction apparente comme étant la vérité ; une autre peut aussi bien l'être - et, dans ces conditions, dire que le christianisme fait erreur peut alors se révéler exact.

Nous arguons de nouveau que si Dieu est infiniment sage, il ne peut jouer avec l'entendement de ses créatures. Un maître avisé révèle sa sagesse à la manière dont il s'adapte aux capacités de ses élèves, sans les dérouter avec ce qui est incompréhensible, sans les inquiéter dans d'apparentes contradictions, sans leur inculquer scepticisme et méfiance vis à vis de leurs

propres capacités. Un maître infiniment sage, au courant des limites exactes de nos esprits et de la meilleure façon de les éclairer, va se placer au-dessus des autres enseignants en fournissant la vérité attendue de nous, et en démontrant sa beauté et son harmonie.

Dans un livre tel que la Bible il nous faut escompter la rencontre occasionnelle d'une possible obscurité car elle a été écrite autant pour les temps passés et futurs que pour le présent. Mais la sagesse de Dieu nous garantit que chacun de NOS besoins, ainsi que les besoins du salut, est révélé de façon tellement évidente que l'on ne puisse s'y tromper, et de façon si cohérente qu'elle ne pose question à un esprit sain et direct.

Ce n'est pas faire preuve de sagesse que de manier une phraséologie incompréhensible, de communiquer ce qui dépasse nos capacités, d'embrouiller et déséquilibrer l'intellect avec des fausses contradictions. Nous honorons trop notre Maître céleste pour lui attribuer un tel style de Révélation. Révéler, c'est apporter une lumière. Ce n'est pas épaissir nos ténèbres ni accentuer nos perplexités.

Nous venons ainsi d'établir les principes nous permettant d'interpréter les Ecritures, et maintenant j'en arrive à la deuxième partie de cet exposé qui consistera à faire état de certaines positions tirées du livre sacré, en particulier celles qui nous distinguent des autres chrétiens.

## Deuxième partie

1 - En premier lieu, nous croyons à la doctrine de l'UNITE de Dieu, ou encore que Dieu est un et seulement un. Nous attachons une importance infinie à cette vérité ; nous nous y sentons liés, et craignons d'en être détournés par la vaine philosophie de quiconque. L'assertion qu'il n'y ait qu'un Dieu nous paraît excessivement limpide. Par ceci nous entendons qu'il existe un être, une pensée, une personne, un acteur intelligent, et un seul, auquel appartiennent la perfection non engendrée, infinie et la toute puissance. Nous saisissons que ces mots peuvent n'avoir aucun contenu pour des gens simples, non cultivés qui ont été choisis pour être dépositaires de cette grande vérité, et qui furent totalement incapables de comprendre la distinction à un cheveu près entre l'être et la personne, que la sagacité d'autres époques a permis de découvrir. Nous ne voyons nulle obligation de saisir ce langage dans un sens inhabituel, ni de faire de l'unité de Dieu autre chose que l'unité de chaque être intelligent.

Ce que nous objectons à la doctrine de la Trinité, c'est de reconnaître en paroles l'unité de Dieu et de la contrer dans les faits. D'après cette doctrine, il existe trois personnes infinies et égales, possédant l'état divin suprême, nommées Père, Fils et Saint-Esprit. Chacune de ces personnes, telles que décrites par les théologiens, possède sa propre conscience particulière, sa volonté et ses perceptions. Elles s'aiment mutuellement, communiquent l'une avec les autres et se complaisent dans leurs rapports sociaux. Elles jouent des rôles différents dans le salut de l'homme, chacune ayant son rôle particulier, aucune n'agissant à la place d'une autre ; le Fils est médiateur et non le Père. Le Père envoie le Fils mais n'est pas lui-même envoyé, et il n'est pas comme le Fils, conscient de son incarnation.

Nous avons donc trois acteurs intelligents, détenteurs de consciences différentes, de vouloirs différents, de perceptions différentes, et entretenant des relations différentes, et si ceci n'implique et ne crée pas trois pensées ou êtres, nous voilà terriblement incapables de savoir comment trois pensées ou êtres peuvent bien se former. C'est la différence de propriétés et

d'actes et de conscience qui nous amène à croire à des êtres différents, intelligents, et, si cette caractéristique fait défaut, c'est toute notre connaissance qui s'effondre ; nous n'avons aucune preuve que tous les acteurs et personnes existant dans l'univers ne soient pas un seul et même esprit.

Quand nous cherchons à concevoir trois dieux, nous ne pouvons faire plus que de nous représenter trois acteurs qui se distinguent chacun par les mêmes particularités et signes qui séparent les personnes de la Trinité, et quand les chrétiens de base entendent dire que ces personnes conversent entre elles, et qu'elles s'aiment, et accomplissent certains actes, comment peuvent-ils ne pas les considérer comme des êtres différents avec des esprits distincts.

Nous devons donc avec un profond sérieux et sans le moindre reproche à nos frères, protester contre la doctrine irrationnelle et non biblique de la Trinité. « Pour nous », comme pour l'apôtre et les chrétiens primitifs, « il existe un Dieu, le Père lui même ». Avec Jésus, nous adorons le Père, seul Dieu vivant et vrai. Nous sommes surpris qu'un homme quelconque puisse lire le Nouveau Testament et échapper à la conviction que le Père seul soit Dieu. Nous entendons continuellement notre sauveur affecter cette caractéristique au Père. Nous trouvons continuellement le Père différencié de Jésus par ce titre. « Dieu a envoyé son fils », « Dieu a oint Jésus », combien singulière et inexplicable serait cette phraséologie qui remplit le Nouveau Testament si ce titre convenait aussi bien à Jésus, et si l'un des principaux objectifs de ce livre était de le révéler comme Dieu, comme partenaire à égalité avec le Père dans la Divinité suprême !

Nous mettons nos opposants au défi de produire un seul passage du Nouveau Testament où le mot Dieu signifie trois personnes, où il ne se limite pas à une personne et où il ne veuille signifier le Père, sauf le cas où le contexte ne détourne le sens usuel. Peut-on fournir une preuve plus éclatante que la doctrine de trois personnes en une seule entité de Dieu n'est pas une doctrine fondamentale du christianisme ?

Si cette doctrine était vraie, elle aurait besoin d'être exposée avec une grande clarté, dans sa difficulté, sa singularité, son importance, d'être conservée avec soin, et établie avec toute la précision possible ; mais où cette précision existe t-elle ? Parmi les nombreux passages qui traitent de Dieu, nous demandons qu'un, un seul soit cité où l'on nous affirme qu'il est un être en trois espèces, ou qu'il est trois personnes, ou qu'il est Père, Fils et Saint-Esprit.

Au contraire, dans le Nouveau Testament, où au minimum on pourrait s'attendre à de nombreuses affirmations de cette nature, Dieu est affirmé comme unique sans aucune tentative d'éviter la compréhension des mots dans leur acception habituelle et l'on parle souvent de lui ou l'on s'adresse à lui à la personne du singulier, c'est à dire en termes universellement compris comme tournés vers un personne singulière, et à laquelle nulle autre idée ne pourrait s'attacher sans avertissement préalable. Les Ecritures omettent tellement bien de citer la Trinité que lorsque nos adversaires veulent l'inclure dans leurs credo et doxologies, ils sont contraints de s'éloigner de la Bible, et d'inventer des formulations non intégrées dans la phraséologie des Ecritures. C'est là une difficulté qu'aucune ingénuité ne peut expliquer : cette doctrine tellement étrange, tellement apte à être mal comprise, si fondamentale selon ce qui en est dit, et exigeant une si délicate explication, indéfinie et délicate au point d'être traitée par inférence en combinant des portions éloignées et détachées de l'Écriture.

Nous avons une autre difficulté. La chrétienté, souvenons-nous en, s'est implantée et a grandi au sein d'ennemis à la vue perçante qui n'omettaient aucune portion critiquable du système, et qui ont dû attaquer avec un grand sérieux cette doctrine comportant des contradictions évidentes telles que la Trinité. Nous ne pouvons concevoir une opinion à laquelle les Juifs, fiers de leur adhésion à l'unité de Dieu, n'auraient pas réagi. Or, il se trouve que dans les écrits des apôtres, qui font état des objections contre le christianisme, et des controverses issues de cette religion, il n'est rien dit sur des objections éventuelles à l'annonce de la doctrine de la Trinité, pas un mot en faveur de sa défense ou explication, pas un mot pour venir la protéger d'un reproche ou d'une erreur. Cet argument a presque la force d'une démonstration. Nous sommes persuadés que si trois personnes divines avaient été annoncées par les premiers prédicateurs de la chrétienté, toutes égales et toutes infinies, l'une d'entre elles étant ce Jésus qui par la suite mourut sur une croix, cette particularité du christianisme aurait presque absorbé toute autre et le gros travail des apôtres aurait été de repousser les assauts continuels qu'elle aurait déclenchés. Mais le fait est que pas un murmure d'objection au christianisme sur ce sujet n'a atteint nos oreilles depuis l'époque des apôtres. Dans les épîtres nous ne voyons aucune trace de dispute soulevée par la Trinité.

Nous avons encore des objections à cette doctrine, tirées de ses répercussions dans la pratique. Nous la pensons nuisible à la dévotion en divisant et distrayant l'esprit lors de sa communion avec Dieu. La doctrine unitaire de Dieu est excellente car elle propose UN SEUL OBJET de suprême hommage, d'adoration et d'amour. Un Père infini, un être parmi les êtres, une origine et une source, à qui attribuer tout bien, en qui concentrer toutes nos forces et affections, et dont la nature aimable et vénérable peut envahir toutes nos pensées. La vraie piété s'adressant à une divinité indivise possède la pudeur et la probité si favorables à la crainte religieuse et à l'amour, tandis que la Trinité établit devant nous trois objets différents d'adoration suprême qui revendiquent nos cœurs à égalité, trois agents divins pratiquant à titres divers et qu'il faudra reconnaître et adorer en des relations différentes. Nous demandons si l'esprit faible et limité de l'homme peut s'attacher à eux avec la même force et joie, qu'à Un Père Infini, unique origine, en qui toutes les bénédictions de la nature et de la rédemption se trouvent réunies en leur centre et origine ? La dévotion soumise aux revendications rivales et égales de trois personnes égales ne sera t'elle pas déchiquetée, et le culte d'un chrétien consciencieux et cohérent ne sera t'il pas troublé par la crainte de réduire pour l'une ou l'autre de ces entités la part d'hommage qui lui est due ?

Nous pensons également que la doctrine de la Trinité met à mal la dévotion non seulement en additionnant des objets d'adoration à celle due au Père, mais en ôtant au Père l'affection suprême qui lui est due et en la transférant au Fils. C'est là un aspect très important. Jésus-Christ, s'il est haussé à la Divinité infinie, devient plus intéressant que le Père, comme on peut s'y attendre d'après l'histoire et les règles de la nature humaine. Les hommes veulent un objet d'adoration qui leur ressemble, et le grand secret de l'idolâtrie repose sur cette tendance. Un Dieu, revêtant notre forme, et ressentant nos besoins et nos chagrins parle à notre faible nature plus fort qu'un Père au ciel, pur esprit invisible et inapprochable, sauf par un esprit réfléchi et purifié.- nous pensons aussi que les fonctions particulières attribuées à Jésus par la théologie du peuple, en fait la personne la plus attirante de la divinité. Le Père est dépositaire de la justice, le défenseur des droits, le vengeur des lois divines. D'un autre côté, le Fils, lumière du pardon divin, se situe entre un Dieu de courroux et une humanité coupable, expose sa douce face aux tempêtes et sa poitrine compatissante au glaive de la justice divine, il porte tout le poids de nos punitions et il achète avec son sang toute bénédiction qui descend du ciel.



Faut-il que nous décrivions l'effet de ces représentations, surtout sur des esprits simples, auxquels le christianisme était principalement destiné, et qui tend à amener au Père, à l'être le plus digne d'adoration ? Nous croyons que le culte d'un Dieu en sang et souffrant tend puissamment à absorber l'esprit et à le détourner d'autres sujets de même que la douceur humaine de la Vierge Marie lui a conféré une place si remarquable dans les dévotions de l'Eglise romaine. Nous croyons que cette adoration, bien qu'attirante, n'a pas qualité à spiritualiser la pensée, qu'elle éveille la joie humaine, plutôt que la profonde vénération pour les perfections morales de Dieu, qui est l'essence même de notre piété.

2°- Nous nous sommes exprimés à propos de l'unité de Dieu, en second, j'en arrive à confirmer notre croyance en l'unité de Jésus Christ. Nous croyons que Jésus est un esprit, une âme, un être, unique comme nous le sommes et distinct également du Dieu unique ; nous nous opposons à la doctrine de la Trinité qui non seulement fait de Dieu trois êtres, mais fait de Jésus-Christ deux êtres et donc introduit une confusion infinie dans notre conception de ses caractéristiques. Cette corruption du christianisme, à la fois contraire au sens commun et à la force de l'Écriture, est une preuve remarquable de l'aptitude d'une philosophie fautive à défigurer la simple vérité sur Jésus.

Selon cette doctrine, Jésus Christ, au lieu d'être un esprit, une conscience intelligente, intelligible par nous, consisterait en deux âmes, deux esprits, l'un divin, l'autre humain ; l'un faible, l'autre tout puissant ; l'un ignorant, l'autre omniscient. Nous persistons à dire que ceci fait de Jésus deux êtres. Le définir comme personne unique, être unique, et en même temps supposer qu'il est fait de deux pensées infiniment divergentes, c'est tricher et utiliser un langage confus, jeter l'obscurité sur toutes nos conceptions de ce qui fait l'intelligence.

Selon la doctrine commune, chaque esprit en Christ possède sa conscience, sa volonté, ses propres perceptions. En fait, ils n'ont en commun aucune propriété. L'esprit divin ne ressent aucun des besoins et chagrins de l'humain, et l'humain est infiniment éloigné de la perfection et bonheur divins. Pouvez-vous concevoir deux êtres plus distincts dans l'univers ? Nous avons toujours pensé qu'une personne consistait et se distinguait par une conscience. La doctrine suivant laquelle une seule et même personne puisse avoir deux consciences, deux âmes, deux vouloirs, infiniment différents entre eux, cela nous jugeons que c'est un abus énorme de la crédulité humaine.

Nous déclarons que si une doctrine tellement étrange, difficile, éloignée de toutes les conceptions humaines précédentes, s'inscrit vraiment dans la Révélation, elle doit être enseignée avec grande clarté, et nous demandons à nos frères de nous indiquer un simple, direct passage où l'on dise que le Christ est fait de deux esprits infiniment différents et pourtant constitue une seule personne. Nous n'en trouvons aucune.

Certes d'autres chrétiens nous disent que cette doctrine est nécessaire à l'harmonie des Écritures, que certains textes situent Jésus comme homme, et d'autres citent ses propriétés divines, donc pour les réconcilier nous devons supposer deux esprits auxquels on puisse rattacher ces propriétés. En d'autres termes, dans le but de réconcilier certains passages qu'une juste critique peut expliquer jusqu'à un certain point, sinon totalement, nous voilà contraints d'inventer une hypothèse bien plus difficile et comportant une absurdité grossière.

Nous avons à trouver notre route dans un labyrinthe par un artifice qui nous conduit dans des dédales encore plus inextricables. Assurément si Jésus avait eu conscience d'être deux esprits, et que cela soit un terme capital de sa religion, sa phraséologie le concernant aurait été colorée par cette particularité. Le discours universel des hommes est cadré par cette idée qu'une personne est une personne, une pensée, une âme ; et quand la multitude entendit cette formulation de la bouche de Jésus, on l'a certainement prise dans le sens habituel et rapporté tout ce dont il parlait à une âme unique, à moins qu'il n'ait expressément enseigné une interprétation différente.

Mais où trouver cette instruction ? Où rencontrer dans le Nouveau Testament cette phraséologie qui abonde dans les livres trinitaires et qui nécessairement découle de la doctrine de la double nature de Jésus ? Où est-ce que le maître divin dit : « Ceci je le dis comme Dieu et ceci comme homme ; ceci est la vérité seulement de mon esprit humain et ceci est la vérité de mon esprit divin. Où se trouve dans les Epîtres une trace de cette étrange phraséologie ? Nulle part. Il n'en était pas question à cette époque. Ce sont les erreurs d'une époque ultérieure qui l'ont nécessitée.

Nous croyons donc que Christ est un unique esprit, un seul être, et j'ajoute : un être distinct du Dieu unique. Que le Christ ne soit pas Dieu, ni le même être que le Père, se déduit nécessairement de notre premier point : que la doctrine de trois personnes dans Dieu est une fiction. Mais à un sujet aussi important je voudrais ajouter quelques remarques .

Nous voudrions que ceux dont nous différons, prennent la mesure d'un fait frappant : Jésus dans ses prédications parlait continuellement de Dieu. Le mot était sans cesse dans sa bouche. Nous posons la question : par ce mot, fait-il mention de lui-même ? Nous répondons : jamais. Au contraire, il fait clairement la distinction entre Dieu et lui-même, et ses disciples font de même. Comment réconcilier ceci avec l'idée que l'objectif primordial du christianisme était de manifester Jésus comme Dieu. A nos adversaires d'en décider.

Si nous examinons les passages où Jésus est distingué de Dieu, nous constatons que non seulement ils parlent de lui comme d'un autre être, mais ils semblent travailler à démontrer sa position subordonnée. On parle constamment de lui comme du Fils de Dieu, l'envoyé de Dieu, recevant tous ses pouvoirs de Dieu, auteur de miracles parce que Dieu est avec lui, juge équitable car Dieu l'a éduqué, il a droit à notre croyance puisqu'il a été oint et confirmé par Dieu ; et il ne peut par lui même rien faire. Le Nouveau Testament est plein de ce discours. Alors nous nous demandons quelle impression et quel effet ce langage était censé produire ? Etait il possible à quiconque l'entendait, d'imaginer que Jésus était ce même Dieu au-dessous duquel on s'appliquait à le situer, l'Être qui l'avait envoyé, et dont il affirmait avoir reçu son message et sa puissance ?

Souvenons nous de la naissance humaine, de la forme corporelle, des humbles circonstances et des souffrances mortelles de Jésus, toutes destinées à préparer les hommes de la façon la plus inqualifiable qui soit, à interpréter le langage par lequel soit définie sa soumission à Dieu.

Pourquoi alors ce langage fut il continuellement utilisé, sans limites, si Jésus était la divinité suprême, et si cette vérité était une partie essentielle de sa religion ? Je le répète, la condition humaine et les souffrances de Christ tendent puissamment à exclure des esprits des hommes l'idée de sa propre divinité et, bien sûr, on devrait s'attendre à trouver dans le Nouveau Testament un soin perpétuel et un effort pour contrecarrer cette tendance, pour le présenter

comme le même être que son Père, si cette doctrine était comme on le prétend, l'âme et le centre de sa religion. On devrait s'attendre à trouver la phraséologie de l'Écriture coulée dans le moule de cette doctrine, entendre familièrement parler de Dieu le Fils, de notre Seigneur Dieu Jésus, et qu'on nous dise que pour nous il n'y a qu'un Dieu, Jésus lui-même.

Mais au lieu de cela, l'infériorité du Christ infiltre le Nouveau Testament. Non seulement sous entendu dans la phraséologie générale, mais exprimée de façon répétée et claire, et sans accompagnement d'aucun avertissement pour éviter son utilisation vis-à-vis de sa propre nature. Peut-on dans ce cas voir la grande vocation des auteurs sacrés comme de hausser Jésus en Dieu Suprême ?

Je sais bien que l'on va opposer à ces remarques deux ou trois textes où Christ est appelé Dieu, et une série de passages, pas très nombreux, où des pouvoirs divins lui sont attribués. A ceux-là nous offrons une réponse simple, nous déclarons que c'est un principe bien établi et évident de la critique que l'on doit expliquer le langage selon les propriétés connues du sujet auquel on l'applique. Tout homme sait que les mêmes mots portent des sens bien divers selon qu'ils concernent des êtres différents. Ainsi Salomon a BATI le temple d'une façon différente de l'architecte qu'il employait, et Dieu se REPENT d'une façon différente de l'homme. Nous maintenons que les propriétés connues et les circonstances entourant Christ, sa naissance, ses souffrances et sa mort, sa façon coutumière de parler de Dieu comme d'un être distinct de lui-même, sa prière à Dieu, sa façon d'attribuer à Dieu toute sa puissance et ses œuvres, voici des qualités reconnues du Christ qui nous obligent à interpréter les passages comparativement rares qui contribuent à en faire le Dieu suprême, d'une façon cohérente avec sa nature unique et inférieure.

C'est notre devoir d'expliquer de tels textes selon la règle que nous appliquons aux autres textes où les hommes sont appelés dieux, et où l'on en fait des participants à la nature divine, connaissant et possesseurs de toutes choses, et emplis de toute la plénitude de Dieu. Nous n'hésitons pas à modifier ces derniers passages, les réduire et les adapter loin de leur sens le plus évident, lorsque ce sens s'oppose aux attributions connues des êtres à qui ils s'appliquent, et nous confirmons que nous adhérons au même principe et nous ne nous accordons pas plus de latitude quand nous expliquons les passages que l'on sait confirmer la divinité de Christ.

Les trinitaires affirment qu'ils retirent d'importants avantages de leur façon de considérer Christ. Ils nous disent que cela leur apporte un infini soulagement en leur montrant un être infini qui souffre pour leurs péchés. La confiance avec laquelle cette erreur est répétée nous stupéfie. Lorsque l'on insiste sur la question de savoir si vraiment ils croient que le Dieu infini et interchangeable a souffert et est mort sur la croix, ils reconnaissent que ceci n'est pas vrai mais que c'est seulement l'esprit du Christ qui a supporté les douleurs de la mort. Comment avons-nous alors un souffrant à l'infini ? Ce langage nous paraît un abus sur des esprits simples, et très dépréciatif de la justice de Dieu, comme si celle-ci pouvait se contenter d'un sophisme et d'une fiction.

On nous dit aussi que Christ est un objet très intéressant, que son amour et son pardon sont mieux ressentis lorsqu'il est conçu comme le Dieu suprême qui a quitté sa gloire pour endosser l'humanité et souffrir pour les hommes. Que les trinitaires soient remués fortement par cette représentation, nous n'avons aucune intention de le nier, mais nous pensons que leurs émotions sont basées sur une mauvaise saisie de leurs propres doctrines. Ils parlent de la deuxième

personne de la Trinité lâchant sa gloire et le sein de son Père, pour visiter et sauver le monde. Mais cette seconde personne, étant le Dieu inchangeable et infini, était évidemment incapable de se défaire du plus infime degré de sa perfection et félicité. Au moment de son incarnation, il était aussi intimement présent avec son Père qu'avant et également il remplissait avec son Père, le ciel et la terre et l'immensité.

Ceci est reconnu par les trinitaires et pourtant ils se disent touchés et retournés par l'humiliation surprenante de cet être immuable ! Mais, non seulement leur doctrine, lorsqu'on l'explique pleinement, réduit l'humiliation du Christ à une fiction, elle détruit presque complètement les impressions avec lesquelles la croix doit être vue. Selon leur doctrine, Christ n'a pas souffert du tout comparativement . C'est vrai, son esprit humain a souffert mais ceci, disent-ils, n'était qu'une partie infiniment petite de Jésus, hors de proportion avec sa nature complète, pas plus qu'un simple cheveu par rapport à tout le corps ou qu'une goutte dans l'océan. L'esprit divin du Christ, qui était plus particulièrement sien, était infiniment heureux, au moment même de souffrir à cause de son humanité. Suspendu à la croix, il était l'être le plus heureux de l'univers, aussi heureux que le Père infini, tellement bien que ses douleurs, comparées à sa félicité, n'étaient rien. Ceci, les trinitaires le professent et doivent le croire.

Il s'ensuit nécessairement, de l'immutabilité de la nature divine qu'ils attribuent au Christ, que leur système, bien examiné, dépouille sa mort de tout intérêt, affaiblit notre sympathie pour ses souffrances et devient parmi d'autres, très défavorable à l'amour pour le Christ fondé sur le sentiment de ses sacrifices pour le genre humain.

Nous estimons que nos propres visions sont bien plus touchantes. C'est notre conviction que l'humiliation du Christ a été réelle et entière, que c'est tout entier et non partiellement que le Sauveur a souffert, que la crucifixion fut un séant d'agonie profonde et sans mélange. Lorsque nous nous tenons auprès de la croix, nos pensées ne sont pas dispersées, notre sensibilité n'est pas moindre, du fait de le contempler comme s'il était composé d'esprits infiniment différents et incongrus, et comme ayant un partage de la félicité infinie. En Jésus mourant nous ne reconnaissons qu'un seul esprit. Par ceci, nous pensons que ses souffrances et sa patience, et son amour dans l'acceptation sont incomparablement plus impressionnants et communicatifs que le système auquel nous sommes opposés.

3°- Après avoir exprimé ce que nous croyons sur deux sujets importants, l'unicité de Dieu et que Jésus Christ en est distinct, et subordonné, j'avance sur un autre point sur lequel il nous faut encore plus insister. Nous croyons à la PERFECTION MORALE DE DIEU. Nous ne considérons qu'aucun partie de la théologie n'est aussi importante que celle qui traite des caractéristiques morales de Dieu et nos opinions sur la chrétienté sont surtout évaluées selon qu'elle en affirme les attributs aimables et vénérables.

On peut dire que sur ce sujet, tous les chrétiens sont d'accord ; ils confirment tous l'infinie justice, la bonté et la sainteté de l'Être suprême. Nous répliquons qu'il est très possible de parler magnifiquement de Dieu, et de penser petitement à son sujet ; d'appliquer des épithètes claironnantes à sa personne et à son gouvernement, tout en rendant ces principes odieux. Les païens nommaient Jupiter le plus grand et le meilleur mais son histoire était noircie de cruauté et d'appétits coupables.

Nous ne pouvons juger de l'idée de Dieu d'après le discours général de chacun, car depuis toujours, on a espéré calmer la divinité par la flatterie. Il nous faut nous informer sur la façon dont chaque opinion particulière présente Ses buts, les principes de Son administration, et de Ses intentions vis-à-vis de ses créatures. Nous percevons que des chrétiens ont généralement incliné vers une vision très préjudiciable de l'Être suprême. Ils l'ont trop souvent ressenti, comme s'il était élevé par sa grandeur et sa souveraineté, au-dessus des principes de moralité, au-dessus de ces lois éternelles d'équité et de rectitude auxquelles sont assujettis tous les autres êtres.

Or, nous croyons que chez aucun autre être le sens du droit est aussi fort et omnipotent que chez Dieu. Nous croyons que sa toute puissance est entièrement soumise à sa perception de la rectitude, et c'est le fondement de notre piété. Ce n'est pas simplement qu'il soit notre créateur, mais parce qu'il nous a créés pour de bons et saints motifs, ce n'est pas que sa volonté soit irrésistible, mais parce qu'elle est la perfection de la vertu, que nous lui accordons notre obéissance. Nous ne pouvons nous incliner devant un être, si grand et puissant soit-il, qui gouverne en tyran. Nous ne respectons rien hors l'excellence, sur terre ou dans les cieux. Nous vénérons, non l'élévation du trône de Dieu, mais l'équité et la bonté sur lesquels il est établi.

Nous croyons que Dieu est infiniment bon, doux et bienveillant, dans le sens propre de ces termes, bon dans sa disposition comme dans ses actes, bon pour tous et non pour quelques uns, bon pour chacun individuellement aussi bien que pour la généralité.

Nous croyons aussi que Dieu est juste, mais nous n'oublions jamais que sa justice est la justice d'un être bon, habitant un même esprit, agissant en harmonie, avec une bienveillance parfaite. C'est par cette attribution que nous saisissons l'infinie considération de Dieu pour la vertu ou la valeur morale s'exprimant dans un gouvernement moral, c'est à dire qui produit des lois excellentes et équitables, et distribue les récompenses et inflige les punitions les plus adaptées de façon à assurer leur respect. La justice de Dieu a pour fin la plus haute vertu de la création et c'est dans ce seul but qu'elle punit ; or ceci coïncide avec la bienveillance puisque vertu et bonheur, bien que dissemblables, sont joints indissolublement.

La justice de Dieu ainsi définie nous semble être en parfaite harmonie avec sa miséricorde. Selon les systèmes théologiques en vigueur, ces attributs sont si discordants et troublants qu'il est bien difficile de les réconcilier, et c'est un résultat remarquable de l'infinie sagesse . Pour nous ils ressemblent à des amis intimes, toujours en paix, respirant un même esprit, et cherchant une même issue. Par miséricorde divine nous évoquons non une compassion aveugle et instinctive, qui pardonne sans réflexion, sans considérer l'intérêt de la vertu. Nous reconnaissons que ce serait incompatible avec la justice et avec une bienveillance éclairée. La miséricorde de Dieu, telle que nous la comprenons, aspire fortement au bonheur du coupable, mais seulement après repentance. Elle sonde le caractère tout comme sa justice. Elle retarde la punition et patiente longtemps afin que le pêcheur puisse rejoindre le devoir ; mais l'impénitent et le rigide, il les abandonne à la terrible rétribution dont la menace est exprimée dans la Parole de Dieu.

Pour résumer notre conception de Dieu, en un mot nous croyons à son côté paternel ; nous lui attribuons non seulement le titre mais les dispositions et les principes d'un père. Nous croyons qu'il se soucie comme un père de ses créatures. Il désire qu'elles s'améliorent, il met l'équité d'un père à adapter Ses ordres à leurs possibilités, leurs progrès le réjouissent comme un père ; il est prêt comme un père à accueillir le repentant, et sa justice pour l'incorrigible est celle d'un père.

Pour nous, ce monde est un endroit éducatif, dans lequel il forme les hommes par la prospérité et l'adversité, par les appuis et les obstructions, par les conflits entre raison et passion, par les motivations du devoir et les tentations du péché, par une discipline variée adaptée à des êtres libres et moraux, en vue d'une union avec lui-même et d'une vertu sublime et sans cesse en croissance dans les cieux.

Or, nous refusons ces systèmes religieux qui l'emportent parmi nous et qui sont, à un plus ou moins haut degré, contre ces vues sur Dieu, purifiantes, réconfortantes, honorables. Ils nous enlèvent notre Père céleste et lui substituent un être que nous ne pourrions aimer si nous le souhaitions et qu'il nous serait interdit d'aimer si nous en avions les moyens.

A ce sujet en particulier, nous sommes opposés à ce système qui s'arroge le titre d'orthodoxie et qui est propagé de nos jours avec application à travers notre pays. Certes ce système utilise des formes variées, mais, en tous cas, il jette le déshonneur sur le Créateur. Sous sa forme ancienne et initiale, il enseigne que Dieu nous amène à la vie totalement dépravés, si bien que sous les dehors innocents de notre enfance se cache une nature opposée à tout bien et encline à tout mal, une nature qui nous expose à la contrariété et au courroux de Dieu, ceci même avant que nous ayons acquis le pouvoir de comprendre nos devoirs ou de réfléchir sur nos actions. Selon un exposé plus moderne, il enseigne que nous provenons des mains de notre Créateur, constitués de cette façon, et que, placés sous des influences et circonstances qui rendent certaine et inévitable la dépravation totale de tout être humain, dès les premiers moments de son agencement moral. Et il enseigne aussi que la faute de cet enfant qui amène à l'existence cette permanente tendance au crime, l'expose à la sentence de la damnation éternelle.

Mais selon les plus élémentaires principes de morale, nous maintenons qu'une constitution naturelle de l'esprit le disposant infailliblement au mal et au mal seul, devrait l'absoudre de la culpabilité, que fournir l'existence dans ces conditions témoigne d'une incroyable cruauté, et que, punir le péché chez cet enfant mal conformé par une destruction sans fin, serait une erreur sans comparaison avec le pire despotisme impitoyable.

Ce système enseigne également que Dieu sélectionne à partir de cette masse corrompue un certain nombre promis au salut, et son action les cueille spécialement, hors de la ruine commune ; que le reste des hommes, bien que privés de cette grâce spéciale que leur conversion nécessite, sont sommés de se repentir sous peine de misère aggravée ; et que le pardon leur est promis sous des conditions que leur constitution incline immanquablement à rejeter, et par ce rejet, ils accentuent affreusement les punitions de l'enfer. Ces suggestions de pardon et ces exhortations au redressement vis à vis d'êtres nés sous une malédiction aveuglante, nous remplissent d'une horreur inexprimable.

Que ce système religieux ne produise pas sur le caractère tous les effets qu'on pourrait craindre, voilà de quoi nous réjouir. Souvent, très souvent même, intervient l'effet de la nature, la conscience, le bon sens, et l'influence générale de l'Écriture, avec la douceur exemplaire du Christ et ses préceptes, et par les nombreuses déclarations positives concernant la bonté universelle de Dieu et sa parfaite équité. Mais malgré tout nous voyons son influence regrettable. Elle tend à décourager les timides, à fournir des excuses aux mauvais, à alimenter la vanité du fanatique, et à fournir un abri aux mauvais sentiments des pervers. C'est en allant contre les principes fondamentaux de la morale comme elle le fait, et en exhibant une divinité sévère et partielle, qu'elle tend fortement à pervertir la faculté morale et à créer une religion triste,

servile et menaçante, et à amener les hommes à remplacer une douce et impartiale charité par la censure, l'amertume et la persécution.

C'est notre opinion que ce système qui part d'une dégradation de la nature humaine, devrait finir dans l'orgueil, car l'orgueil est issu de la prise de conscience des hautes distinctions, quelle qu'en soit l'origine, or il n'est pas si grande distinction que celle qui existe entre l'élu de Dieu et celui qu'il a abandonné.

Nous voilà fondés à nous opposer sans relâche à ces opinions fausses et désobligeantes sur Dieu telles que nous les avons évoquées. Il y a d'autres erreurs que comparativement nous pouvons négliger. Mais nous requérons de nos contradicteurs de nous accorder un DIEU que nous puissions aimer et créditer, en qui nos sentiments moraux puissent se délecter, et chez lequel nos faiblesses et chagrins puissent trouver asile. Nous sommes attachés aux perfections divines. Nous les rencontrons partout dans la Création, nous les relisons dans les Ecritures, nous en avons la représentation adorable en Jésus-Christ, et la gratitude, la vénération et l'amour font appel à nous pour en témoigner.

Assaillis de reproches par les humains comme cela nous arrive souvent, nous trouvons consolation et bonheur dans le fait que l'on nous reproche surtout le zèle avec lequel nous vengeons le déshonneur porté à la bonté et la droiture de Dieu.

4)- Nous avons donc discuté de l'unité de Dieu, de l'unité de Jésus, et de sa soumission à Dieu, et des perfections caractéristiques de Dieu. Maintenant je poursuivrai en vous donnant nos opinions sur la médiation du Christ et les buts de sa mission.

En ce qui concerne le grand objectif que Jésus est venu remplir, il semble que l'on ne puisse se tromper. Nous croyons qu'il fut envoyé par le Père pour achever une délivrance morale ou spirituelle de l'Humanité, c'est à dire sauver les hommes du péché et de ses conséquences et les amener à un état de pureté durable et de bonheur.

Nous croyons aussi qu'il accomplit cette visée sublime grâce à des méthodes variées :

- par ses instructions qui respectent l'unité de Dieu, son caractère parental et son autorité morale, tout ceci étant admirablement adapté à la récupération du monde hors de l'impiété et de l'idolâtrie et vers la connaissance, l'amour et l'obédience pour le Créateur,
- à travers ses promesses de pardon au pénitent et d'assistance divine pour ceux qui progressent en excellence morale,
- grâce à la lumière qu'il a déversée sur le chemin du devoir, par son exemple sans tache, au sein duquel la beauté et le caractère sublime de la vertu vont resplendir de manière à nous réchauffer et nous accélérer ainsi que nous guider vers la perfection,
- aussi par les menaces envers l'incorrigible culpabilité,
- par ses glorieuses découvertes de l'immortalité,
- par ses souffrances et sa mort,
- par cet événement significatif de sa résurrection qui a puissamment témoigné en faveur de sa divine mission, et qui a fait descendre jusqu'aux sens des hommes une vie neuve ;
- par son intercession continue, qui nous obtient aide spirituelle et bénédictions,
- et par le pouvoir dont il est investi de ranimer les morts, de juger le monde et accorder au fidèle les récompenses éternelles promises.

Nous ne souhaitons nullement camoufler qu'il existe parmi nous une différence d'opinion sur le problème intéressant de la médiation du Christ ; je parle de l'influence précise de sa mort sur notre pardon. Nombreux sont ceux qui supposent que cet événement contribue à notre pardon car ce fut un moyen principal pour confirmer sa religion, et pour lui donner un ascendant sur l'esprit ; en d'autres termes, il procure le pardon en guidant vers cette repentance et vertu qui est la grande et unique condition à laquelle le pardon est accordé.

Beaucoup d'entre nous ne sont pas satisfaits par cette explication, et pensent que les Ecritures attribuent la rémission des péchés à la mort du Christ avec une telle emphase que nous devrions considérer l'événement comme particulièrement influent dans la suppression de la punition, encore que les Ecritures ne révèlent pas par quel moyen il contribue à cette conclusion.

Ceci dit, nous différons quand nous explicitons le lien entre mort de Christ et pardon de l'homme, lien reconnu par tous avec reconnaissance ; nous acceptons de mettre de côté maints sentiments prédominants eu égard à cette médiation. L'idée transmise à l'esprit courant par le système populaire, que la mort du Christ est efficace en mettant Dieu en place, ou plein de pitié, ou en attisant sa bonté pour l'homme, ceci nous le repoussons avec forte désapprobation. Nous sommes heureux de découvrir que cette notion très malveillante est désavouée par les chrétiens intelligents du groupe dont nous différons.

Nous rappelons cependant qu'il n'y a pas si longtemps, on entendait dire du Christ qu'il était mort pour apaiser la colère de Dieu, et pour éponger la dette des pécheurs vis à vis de sa justice inflexible. Nous sommes profondément persuadés que le texte des livres religieux populaires et la façon habituelle de présenter la doctrine de la médiation de Christ transmettent encore des images dégradantes du caractère divin. Ils donnent à la multitude l'impression que la mort de Jésus manipule l'esprit de Dieu envers l'homme. Et que c'est essentiellement en cela que consiste son efficacité. Aucune erreur ne nous paraît plus pernicieuse.

Nous ne tolérons aucune ombre sur la pureté de la bonté de Dieu. Nous maintenons avec sérieux que Jésus, loin de faire appel de quelque façon à la pitié de Dieu, a été envoyé par cette même pitié, pour être notre Sauveur, qu'il n'est rien au genre humain qui ne provienne de la désignation de Dieu, qu'il n'a rien communiqué sans que Dieu lui accorde le pouvoir d'administrer, que notre Dieu dans le ciel est dès l'origine, essentiellement et éternellement bienveillant, disposé à pardonner, et que son amour non emprunté, non distraité, et inchangeable, unique fontaine de ce qui s'écoule vers nous grâce au Fils. Attribuer à Jésus une influence telle qu'elle embrume la splendeur de la bienveillance divine, c'est déshonorer et non glorifier Jésus.

Puis, nous sommes d'accord pour rejeter parce que absurde et contraire aux Ecritures, cette explication ambiante, de la façon dont la mort du Christ procure aux hommes le pardon. Cette théorie enseignait comme son principe fondamental que l'homme ayant péché contre un être infini, a contracté une culpabilité infinie, donc il est exposé à une pénalité infinie. Ce raisonnement, si l'on peut parler de raisonnement, nous le pensons discrédité car il escamote la maxime évidente : la culpabilité d'un être se calcule selon sa nature et ses moyens. Pourtant cette théorie enseigne que le péché, de quelque degré soit-il, expose à un châtement sans fin et que l'humanité toute entière doit à la justice de son Créateur cette terrible punition puisqu'elle est inévitablement compromise par nature dans le péché. Elle enseigne que ce châtement ne peut être évité, eu égard à l'honneur de la loi divine, sauf si l'on trouve un remplaçant pour la subir ou pour supporter un équivalent. Elle enseigne encore que, selon la nature de ce problème, aucun substitut



n'est valable à part le Dieu infini lui même, ce qui explique que Dieu, en sa seconde personne, a revêtu la nature humaine, afin de pouvoir payer à sa propre justice la dette de punition acquise par l'homme, et de cette façon sont réconciliés le pardon avec les réquisitions et menaces de sa loi. Telle est la théorie qui prévaut.

Pour nous cette doctrine exhibe et met en avant de sévères signes d'absurdité ; et nous maintenons que le christianisme ne doit pas s'en encombrer, à moins qu'elle ne soit fondée expressément et pleinement sur le Nouveau Testament. Donc nous réclamons de nos adversaires qu'ils indiquent les seuls passages où ceci est enseigné, nous demandons un texte où il soit dit que Dieu a pris la nature humaine pour accéder à la satisfaction infinie de sa propre justice, un seul texte qui affirme que le péché de l'homme exige un remplaçant infini ; que les souffrances du Christ doivent leur efficacité au fait qu'elles furent portées par un être infini, ou que sa nature divine donne une valeur infinie aux souffrances humaines. AUCUN MOT de cette description ne peut être découvert dans les Ecritures, aucun texte qui suggère ces étranges doctrines. Nous pensons qu'il s'agit des inventions de théologiens. En aucun cas le christianisme ne peut en être responsable. Nous sommes stupéfaits de leur prévalence.

Quoi de plus simple : Dieu ne peut souffrir ni payer à la place de ses créatures. Quelle supposition déshonorante que sa justice soit si sévère d'une part, que de punir éternellement les péchés des hommes faibles et fragiles, et d'autre part si accommodante et facile qu'elle accepte les douleurs limitées de l'âme humaine du Christ à équivalence avec les malheurs sans fin dus par le monde ? Comme c'est simple également selon cette doctrine, que Dieu, au lieu d'être rempli de pardon, ne pardonne jamais ; car il est absurde de parler d'hommes pardonnés alors que tout leur châtiment, ou son équivalent, est porté par un substitut ? Il ne peut être établi un schéma plus adapté à obscurcir l'éclat du christianisme, et la pitié de Dieu ou moins apte à reconforter un esprit coupable et troublé.

En conclusion, nous croyons aussi que ce système est préjudiciable au caractère. Il amène naturellement les hommes à penser que Christ est venu pour modifier l'esprit de Dieu et non le leur, que l'objet le plus élevé de sa mission fut de détourner la punition, plutôt que de communiquer la sainteté et qu'une bonne part de la religion consiste à dénigrer les bonnes actions et la vertu humaine, dans le but d'exalter les souffrances par procuration du Christ. C'est de cette manière qu'on affaiblit le sens de l'importance infinie et de la nécessité indispensable du progrès de la personne ; les acclamations retentissantes de la croix du Christ semblent souvent prendre la place de l'obéissance à ses préceptes.

En ce qui nous concerne ce n'est pas cela que nous avons appris de Jésus. Tandis qu'avec reconnaissance nous reconnaissons qu'il est venu nous libérer de la punition, nous croyons qu'il a été envoyé pour une mission plus noble, pour nous délivrer du péché lui-même, et pour nous transformer vers une vertu sublime et céleste. Nous le voyons comme un Sauveur, premièrement parce qu'il est la lumière, le docteur, le guide dans les ténèbres pour l'esprit malade et errant. Il n'existe pas de si glorieuse action dans l'univers que celle qui concerne l'esprit, aucune rédemption aussi digne de gratitude que le retour de l'âme à la pureté.

En dehors de ceci, le pardon, s'il était possible, serait de peu de valeur. Pourquoi arracher le pécheur à l'enfer, pour qu'un enfer persiste à brûler dans sa poitrine ? Pourquoi l'élever au ciel, s'il demeure un étranger pour sa sainteté et son amour ? C'est dans cette ambiance que nous apprécions habituellement l'Evangile, principalement lorsqu'il abonde en encouragements,

motivations, stimulations à une vertu généreuse et divine. Dans cette vertu, ainsi qu'en un centre commun, nous voyons se rencontrer toutes doctrines, préceptes, promesses, et nous croyons que la foi dans cette religion ne vaut rien et ne contribue nullement au salut si elle n'utilise pas ces doctrines, préceptes, promesses, et vie toute entière, caractère et souffrances et triomphes de Jésus comme moyens de purifier l'esprit, de le modifier à la ressemblance de son excellence céleste.

5°- Après avoir donné nos opinions sur la visée supérieure de la mission de Jésus, soit la conversion des hommes à la vertu ou la sainteté, je vais maintenant en dernière position vous dire nos idées sur la nature de la vertu chrétienne, ou la vraie sainteté.

Nous croyons que toute vertu se fonde sur la nature morale de l'homme, c'est-à-dire sa conscience ou son sens du devoir, et l'aptitude à conformer son humeur et sa vie selon sa conscience. Nous pensons que ces facultés morales sont les bases de la responsabilité et les distinctions les plus élevées de la nature humaine, et qu'aucune action n'est louable si elle ne provient de leur mise en exercice. Nous croyons qu'aucune disposition qui nous habite, hors de notre activité morale, n'est de l'ordre de la vertu et par conséquent nous repoussons la doctrine d'une irrésistible influence divine sur l'esprit humain, le pétrissant de bonté de même que le marbre est sculpté en une statue. Ce type de bonté, si ce mot peut-être utilisé, n'aurait aucune approbation morale, pas plus que les affections instinctives des animaux inférieurs, ou l'amabilité du tempérament de certains humains.

Ces remarques n'ont nulle intention de nier l'importance de l'aide de Dieu ou de son Esprit, mais par Esprit nous voyons une influence morale, éclairante et persuasive, ni physique, ni contraignante, ni exigeant la vertu. Nous nous opposons fermement à la conception de maints chrétiens concernant l'impuissance de l'homme et l'action irrésistible de Dieu sur le cœur, car ceci détourne notre responsabilité et nos lois morales naturelles, en faisant de l'homme une machine, en rejetant sur Dieu le blâme de toutes les vilenies, en décourageant les bons sujets et en gonflant les fanatiques d'une suffisance débridée d'inspiration subite et évidente.

Parmi les vertus, nous accordons la première place à l'amour pour Dieu. Nous croyons que c'est là le principe de la destination et du bonheur de notre être, que nous avons été faits pour l'union à notre Créateur, que sa perfection infinie est le seul objectif et le vrai repos pour les désirs insatiables et les capacités illimitées de notre esprit, et que sans lui, nos plus nobles sentiments, adoration, vénération, espérance et amour se flétriraient et retomberaient.

Nous croyons également que l'amour de Dieu est indispensable au bonheur, mais à la vigueur et à la perfection de toutes les qualités, que la conscience, en dehors de la sanction de l'autorité de Dieu, et de sa juste récompense, serait un faible guide ; que la bienveillance, si elle ne se nourrit à la communion à sa bonté, et si elle n'est encouragée par son sourire, ne prospérerait pas au sein de l'égoïsme et l'ingratitude du monde, et que l'autonomie sans le sentiment de la surveillance divine, ne dépasserait pas une pureté extérieure et partielle. Dieu, puisqu'il est essentiellement bonté, sainteté, justice et vertu, est de même dans l'âme de l'homme : vie, motivation et soutien de la vertu.

Mais, tandis que nous inculquons honnêtement l'amour de Dieu, nous croyons qu'un grand soin doit être apporté à éviter les contrefaçons. Nous pensons que ce que l'on nomme piété est souvent sans valeur. Nombreux sont ceux qui tombent dans cette erreur : qu'il n'y ait pas trop de

sentiment lorsque Dieu en est l'objet. Ils qualifient de froideur cet engagement de la personne sans lequel vertu et dévotion perdent toute dignité. Ils se livrent à des extravagances qui font mépriser la piété.

Il est certain que, si l'amour de Dieu c'est ce qui s'affuble de ce nom, moins il y en aura, mieux ce sera. Si la religion c'est le naufrage de toute compréhension, tenons-nous à l'écart. A ce sujet nous nous exprimons toujours simplement. Nous ne pouvons sacrifier notre raison pour une réputation de zèle. Nous devons à la vérité et au maintien de la religion que le fanatisme, la partialité, les impressions subites et les transports sans gouverne, représentent tout plutôt que de la piété.

Notre conception est que le vrai amour pour Dieu est un sentiment moral basé sur une perception claire et consiste en une estime élevée et une vénération de ses perfections morales. Donc, il coïncide parfaitement, et en fait c'est la même chose, que l'amour de la vertu, la droiture et la bonté. Vous jugerez aisément quels sont les signes les plus sûrs et rares de la piété pour nous. Nous n'insistons pas sur les grandes excitations. Nous estimons que seul est pieux l'homme et lui seul qui, en pratique, se conforme aux perfection morales de Dieu et à son autorité, qui montre sa délectation dans la bienveillance de Dieu en aimant et servant son voisin ; sa délectation dans la justice de Dieu en étant résolument droit ; son sens de la pureté de Dieu en dominant ses pensées, son imagination et ses désirs ; et dont la conversation, le métier, la vie domestique, sont sous la considération de la présence et autorité de Dieu.

En toutes choses, les autres hommes peuvent s'illusionner. Un désordre nerveux procure des visions curieuses, des bruits, des impressions. Des textes des Ecritures peuvent leur revenir comme provenant du ciel. Leurs âmes peuvent être profondément remuées et leur confiance en la faveur de Dieu échappe au doute. Mais dans tout ceci, pas de religion. L'extase, c'est du cirque. Une seule obéissance du désir à la volonté de Dieu vaut un millier d'états d'exaltation. Nous ne jugeons pas de la plume des esprits des hommes d'après leurs envoûtements pas plus que pendant l'orage nous ne jugeons de la direction naturelle d'un arbre. Nous avons plutôt de la méfiance pour une profession de foi bruyante, car nous avons constaté que la profondeur du sentiment est habituellement silencieuse et recherche peu l'étalage public.

Que ces remarques ne soient pas prises comme une volonté d'exclure la chaleur hors de la religion, ni même les émotions. Nous rendons honneur et nous apprécions hautement la vraie sensibilité religieuse. Nous croyons que le christianisme est fait pour agir puissamment sur notre nature entière, sur le cœur autant que sur l'entendement et la conscience. Nous concevons le Ciel comme un état où l'amour de Dieu s'exaltera en une ferveur et une joie sans limites, et nous désirons au cours de notre pèlerinage ici-bas, nous désaltérer de l'esprit de ce monde meilleur. Mais nous pensons que la ferveur religieuse ne prend seulement de la valeur que si elle jaillit naturellement d'un caractère amélioré, lorsqu'il se renforce, lorsque vient la récompense à l'obéissance, lorsque c'est la chaleur d'un esprit qui perçoit Dieu identique à lui, et lorsqu'au lieu de créer le désordre, elle exalte la compréhension, stimule la conscience, procure du plaisir dans les tâches banales et qu'on la considère comme existant en connexion avec la gaîté, un bon jugement et un esprit raisonnable.

Lorsque nous constatons une ferveur appelée religieuse chez des gens dont le caractère exprime peu de raffinement et d'élévation, et dont la piété semble en conflit avec la raison, nous lui

accordons peu de respect. Nous honorons trop la religion pour accorder son nom sacré à un zèle fluctuant, fébrile, forcé qui a peu de pouvoir sur la vie.

Une autre importante catégorie de vertu c'est à notre avis l'amour porté au Christ. l'ampleur de l'œuvre de Jésus, l'état d'esprit dans lequel il l'a accomplie et les souffrances qu'il a acceptées pour notre salut, nous les ressentons comme des exigences fortes pour notre gratitude et vénération. Nous ne voyons dans la nature aucune beauté comparable avec les délices de son caractère et nous ne découvrons pas sur terre un bienfaiteur auquel nous ayons semblable dette. Nous nous délectons à la lecture de son histoire, et nous y découvrons la perfection de notre nature. Nous sommes particulièrement touchés par sa mort, qui fut endurée pour notre rachat et par cette force de charité qui a triomphé de ses douleurs. Sa résurrection fonde notre espoir d'immortalité. Son intercession nous fournit la hardiesse de nous approcher du trône de grâce et nous regardons au ciel avec un désir neuf, lorsque nous pensons que, si nous le suivons ici-bas, nous pourrions, là- haut, voir son attitude favorable et jouir de son amitié pour toujours.

Je n'ai pas besoin de vous exprimer nos vues sur le sujet des vertus de bonté. Nous y attachons une telle importance qu'on nous reproche de les exalter au dessus de la piété. Nous considérons l'esprit d'amour, la charité, la douceur, le pardon, la générosité, et la bienfaisance comme la marque et la distinction des chrétiens, comme la plus lumineuse image que nous puissions porter de Dieu, la meilleure preuve de piété. Je n'ai nul besoin ni possibilité d'en dire plus sur ce sujet, mais je ne peux passer sous silence cette sorte de bonté car je pense que notre conception est plus élevée et juste que celle de beaucoup de nos frères.

Je fais référence au devoir de sincérité, jugement charitable, particulièrement à l'égard de ceux dont l'opinion religieuse est différente. Nous pensons que rien d'autre n'a fait dévier autant les chrétiens de leur religion. Nous lisons avec stupéfaction et horreur l'histoire de l'Eglise, et quelquefois, regardant en arrière vers les brasiers de la persécution et le zèle des chrétiens à élever des murs de séparation, et à se vouer réciproquement à la perdition, nous avons la sensation de lire la chronique d'un royaume infernal plutôt que céleste.

Si l'on demandait à un ennemi de la religion de décrire un chrétien, il aurait toutes raisons de le dépeindre comme un idolâtre de ses propres opinions personnelles, revêtu des insignes de sa corporation, les yeux fermés sur les qualités des autres et ses oreilles closes aux arguments de ses opposants, réservant toute excellence à sa propre secte et toute puissance de salut à sa propre croyance, abritant sous l'appellation de zèle pieux le goût pour la domination, la tromperie de l'infaillibilité et l'esprit d'intolérance, et piétinant les droits de l'homme sous prétexte de sauver leurs âmes.

Il nous est difficile de concevoir une obligation plus élémentaire que celle faite à des êtres de notre nature fragile et faible, instruits dans le devoir de juger sincèrement, de s'abstenir de condamner des gens apparemment consciencieux et sincères, accusés de nul crime si ce n'est de différer de nous dans l'interprétation des Ecritures, et de différer également sur des sujets notablement très obscurs. Nous nous étonnons de la dureté de ceux qui, alors que les avertissements du Christ résonnent dans leurs oreilles, s'arrogent la responsabilité de fabriquer des credo pour son Eglise et éliminent des enseignants aux vies vertueuses pour des erreurs imaginaires, pour la culpabilité de penser par eux-mêmes. Nous savons que la couverture de cette usurpation des prérogatives de Christ est le zèle pour la vérité, mais nous pensons que cette faim de vérité, comme on dit, est très suspecte, excepté chez les hommes dont les capacités et la

supériorité, dont la patiente réflexion, et dont les progrès en humilité, douceur et candeur, leur obtiennent le droit d'espérer que leurs vues sont plus justes que celles de leurs voisins.

Une bonne partie de ce qui se fait passer pour du zèle pour la vérité, nous lui accordons peu de respect car souvent on la voit prospérer plus là où les autres qualités poussent maigres et faibles et nous n'avons aucune gratitude pour ces réformateurs qui aimeraient nous imposer une doctrine qui n'a pas adouci leurs propres tempéraments, et n'en a pas fait des humains meilleurs que leurs voisins.

Couramment, nous portons de l'estime aux difficultés accompagnant les recherches religieuses, difficultés émergeant du lent développement de notre esprit, de la force des premières impressions, de l'état de la société, de l'autorité humaine, de la négligence coutumière pour les pouvoirs de la raison, du manque de principes critiques justes et d'aides importantes pour interpréter l'Écriture, et d'autres causes diverses. Nous trouvons que sur aucun sujet que celui de la religion, les hommes et même les bons, ont greffé autant d'erreurs étranges, théories sauvages et créations de l'imaginaire ; et tenant compte, comme nous le faisons, du fait que nous-mêmes partageons la même fragilité commune, nous n'osons pas assumer l'infaillibilité dans le traitement de nos frères chrétiens ni encourager chez le chrétien ordinaire qui a peu de temps à consacrer à l'investigation, l'habitude de dénoncer et condamner les autres dénominations, peut-être plus éclairées et vertueuses que la leur.

La charité, la patience, la jouissance dans les qualités des différentes sectes, une réticence à la censure et à la condamnation, voilà des vertus que, alors qu'elles sont bien mal appliquées chez nous, nous admirons et recommandons, et nous préférerions rejoindre l'Église où elles abondent plutôt que toute autre communion, même exaltée dans la croyance de sa propre orthodoxie, même stricte dans l'observance de son credo, même brûlant de zèle contre une erreur imaginaire.

J'ai ainsi développé les caractéristiques de pensée de ces chrétiens au nom desquels j'ai parlé. Nous avons adopté ce système, non pas à la hâte ou à la légère, mais après mûre délibération, et nous le tenons ferme, pas seulement parce que nous le croyons vrai, mais parce que nous le considérons comme une vérité purifiante, comme une doctrine, selon la divinité, apte à agir puissamment, et à porter des fruits chez ceux qui croient. Cela nous voulons le répandre et nous n'avons aucun désir de le cacher ; mais nous pensons que si nous souhaitons sa diffusion, c'est parce que nous la considérons plus favorable à la pratique de la piété et de la morale pure que les doctrines opposées.

Elle fournit en effet des visions plus claires et nobles du devoir, et des raisons plus fortes de son exécution, parce qu'elle recommande à la fois la religion au cœur et à l'entendement, parce qu'elle expose les attributs aimables et vénérables de Dieu, parce qu'elle tend à nourrir la tendance bienveillante de Jésus pour son Église divisée et affligée, et parce qu'elle élimine tout espoir de faveur de Dieu, à part celle qui jaillit de la conformité pratique à la vie et aux préceptes de Christ. Nous ne voyons rien dans nos idées qui puisse offenser, à part leur pureté, et c'est cette pureté qui nous fait rechercher et espérer leur diffusion dans le monde.

Mon ami, et mon frère, tu vas aujourd'hui assumer des devoirs importants, revêtir une fonction que le Fils de Dieu n'a pas dédaignée, te dévouer à cette religion que les lèvres les plus saintes ont prêchée et que le sang le plus précieux a scellée. Nous avons la certitude que tu apporteras à ce travail un esprit volontaire, une détermination ferme, un élan de martyr, une promptitude à

peiner et souffrir pour la vérité, un emploi de tes meilleures capacités au bénéfice de la piété et la vertu.

J'ai parlé des doctrines que tu vas probablement prêcher, mais je ne veux pas dire que tu doives te livrer à la controverse. Souviens t'en, la bonne pratique est l'objectif du prêche et elle travaillera à faire de tes gens des vivants dans la sainteté, plutôt que d'habiles querelleurs. Prends garde que le désir de défendre ce que tu juges être la vérité, et de repousser reproches et déformations, ne te détourne de ta grande vocation qui est de créer dans l'esprit des hommes une conviction vivante de l'obligation, de la sublimité, et du bonheur inhérents à la vertu chrétienne. La meilleure façon de faire valoir tes sentiments, c'est de démontrer par tes prédications et ta vie, leur intime connexion avec la morale chrétienne, avec un sens délicat et élevé du devoir, avec sincérité face à tes contradicteurs, avec une inflexible intégrité et avec constante référence à Dieu. Si une quelconque lumière est capable de traverser et disperser les nuages des préjugés, c'est celle d'un exemple pur.

Mon frère, que ta vie prêche plus puissamment que tes lèvres ; sois pour ce peuple un canevas de toutes les bonnes actions et que tes instructions retirent leur crédit chez tes auditeurs de la croyance bien assise que ta parole vient du cœur, que ta prédication se base sur l'expérience, que la vérité que tu dispenses a agi fortement dans ton propre cœur ; que Dieu, et Jésus, et le ciel, ne soient pas que des mots sur tes lèvres, mais des réalités très actives sur ton esprit, des ressorts d'espoir et de consolation, et une énergie dans toutes tes épreuves.

Par ce travail, que tu aies une abondante récolte, et une reconnaissance de ta fidélité, non seulement dans ta propre conscience mais dans l'estime, l'amour, les vertus et les progrès de tes fidèles.

A tous ceux qui m'écoutent, je voudrais dire, avec l'apôtre : mets toutes choses à l'épreuve, tiens ferme ce qui est bon. Mes frères, n'esquivez pas le devoir de rechercher la Parole de Dieu pour vous-mêmes, sans crainte de la censure et de la dénonciation. Ne pensez pas que vous puissiez suivre innocemment les opinions qui l'emportent autour de vous, sous prétexte que le christianisme est actuellement si bien purifié de ses erreurs qu'une recherche poussée est inutile. Il y a de bonnes raisons de croire que le christianisme est en ce moment déshonoré par des corruptions grossières et nourries. Souvenez-vous de l'obscurité qui entourait l'Evangile pendant des lustres, regardez l'union impure, encore subsistante dans presque tous les pays chrétiens, entre Eglise et Etat, qui recrute l'ambition et l'égoïsme aux côtés d'erreurs établies ; rappelez vous à quel point l'esprit d'intolérance a réfréné la liberté de recherche, non seulement avant mais depuis la Réforme, alors vous verrez que le Christianisme n'a pu se libérer de toutes les inventions humaines qui l'ont défiguré pendant la tyrannie papale.

Non ! Il reste bien du chaume à brûler, bien des ordures à enlever, bien des décorations criardes que le mauvais goût a disposées autour du christianisme et qui doivent être balayées. Les brouillards nés de la terre doivent être dispersés, après l'avoir trop longtemps recouverte, puis s'élèvera devant nous la construction divine dans sa majesté originelle et terrible, dans ses proportions harmonieuses, ses splendeurs tempérées et célestes.

Nous espérons cette glorieuse réforme sous la bénédiction de Dieu, par le progrès de l'intellect humain, par le progrès moral de la société, par le déclin des préjugés et de la bigoterie, et enfin, mais non des moindres, par le renversement de l'autorité humaine en matière de religion, par

---

l'écroulement de ces hiérarchies et des autres institutions humaines par lesquelles les esprits des individus sont opprimés par le poids des foules et d'une domination papale qui se perpétue dans l'Eglise protestante. Notre fervente prière à Dieu est qu'il abatte, abatte, et abatte encore les forteresses de l'usurpation spirituelle, jusqu'à ce qu'Il vienne ? Car son droit est de diriger les esprits des hommes afin qu'il soit mis un terme à la conspiration durable contre la liberté des chrétiens, que l'assentiment servile, accordé si longtemps à des credo humains, puisse céder la place à une étude honnête et dévote des Ecritures et que la chrétienté, ainsi lavée de l'erreur, puisse mettre en œuvre son énergie toute puissante, et qu'elle soit en état de se démontrer, à elle-même, qu'elle est bien « la puissance salvatrice de Dieu » par son influence d'anoblissement de l'esprit.

Notes du traducteur :

- La traduction de la pensée de Channing demande quelques aménagements. Elle ne peut être littérale si l'on veut actualiser le style. Ceci m'a amené à m'accorder quelques libertés qui ne modifient pas la pensée de l'orateur mais facilitent l'actualisation de son message.
- Que Channing tutoie ici son collègue, c'est difficile à justifier en partant de la langue anglaise, mais n'est-ce pas un comportement actuel ?